GERARD DE NERVAL

LES VERS DORES

CETTE COLLECTION A ÉTÉ COMPOSÉE

PAR JOACHIM GASQUET.

TELLE QUELLE,

FORMANT UN CYCLE ACHEVÉ,

ELLE RESTERA LE TÉMOIGNAGE

DU GOÛT ET DE L'AMOUR

DU POÈTE DES *HYMNES* ET DU *BÛCHER SECRET*

ENLEVÉ PAR LA MORT

EN PLEIN ESSOR DE SON GÉNIE.

Collection Joachim Gasquet.

Ont Paru :

Charles Maurras . . . . . *Inscriptions.*
Xavier de Magallon . . . . *L'Ombre.*
Fernand Mazade . . . . . *L'Ardent Voyage.*
André Fontainas . . . . . *L'Allée des Glaïeuls.*
Albert Erlande . . . . . *Le Poème Royal.*
Jean-Louis Vaudoyer . . . *L'Album italien.*
Gérard de Nerval . . . . *Les Vers dorés.*

A Paraître :

Marc Lafargue . . . . . *La Belle Journée.*

Suivront les Inédits de

Madame la comtesse de Noailles et de MM. Paul Bourget, Georges Duhamel, Joachim Gasquet, Edmond Jaloux, Paul Valéry, Viélé-Griffin.

Une réédition de :

Poésies de Marceline Desbordes-Valmore. — *Sonnets* de Hippolyte Taine. — *Poèmes* de Louis Veuillot.

LES POÈTES FRANÇAIS

LES VERS DORÉS

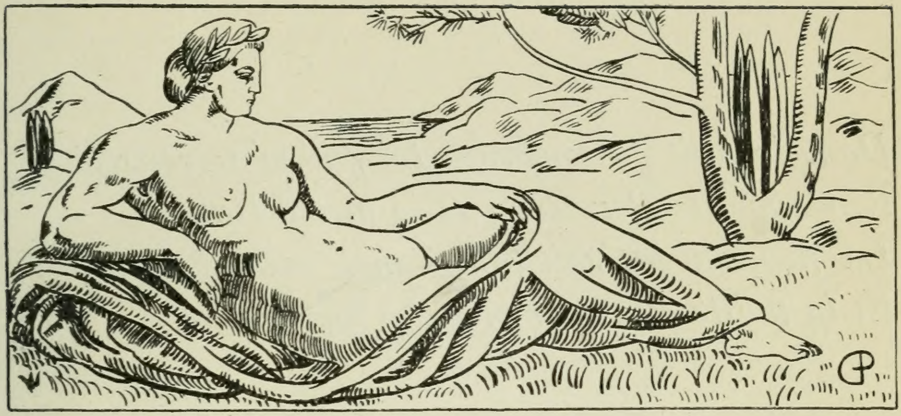
IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
CENT EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VERGÉ ANTIQUE LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 1 A 100.

Gérard de Nerval, 1808-1855

LES VERS DORÉS

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

1922



LES CHIMÈRES

El desdichado.

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, — et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ? Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la syrène.

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Myrtho.

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
A ton front inondé des clartés d'Orient,
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.

C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse
Et dans l'éclair furtif de ton œil souriant,
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert.
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.

Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,
Le pâle Hortensia s'unit au Myrte vert!

Horus.

Le dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers :
Isis, la mère, alors se leva sur sa couche,
Fit un geste de haine à son époux farouche,
Et l'ardeur d'autrefois brilla dans ses yeux verts.

« Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers ;
Tous les frimas du monde ont passé sur sa bouche ;
Attachez son pied tors, éteignez son œil louche ;
C'est le dieu des volcans et le roi des hivers !

L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle ;
J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle.
C'est l'enfant bien aimé d'Hermès et d'Osiris ! »

La Déesse avait fui sur sa conque dorée ;
La mer nous renvoyait son image adorée,
Et les cieux rayonnaient sous l'écharpe d'Iris.

Antéros.

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au cœur
Et sur un col flexible une tête indomptée ;
C'est que je suis issu de la race d'Antée ;
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur ;
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée ;
Sous la pâleur d'Abel, hélas ! ensanglantée,
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !

Jéhovah ! le dernier, vaincu par ton génie,
Qui, du fond des enfers, criait « O tyrannie ! »,
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon.

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,
Et protégeant tout seul ma mère Amalécyte,
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

Daphné.

La connais-tu, Daphné, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les mûriers blancs,
Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour, qui toujours recommence !

Reconnais-tu le Temple au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?

Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours.
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique:

Cependant la sibylle, au visage latin,
Est endormie encor sous l'arc de Constantin.
Et rien n'a dérangé le sévère Portique.

Artémis.

La Treizième revient. C'est encor la première ;
Et c'est toujours la seule, ou c'est le seul moment :
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :
C'est la mort ou la morte. O délice ! ô tourment !
La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule :
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux :
Tombez, fantômes blancs de votre ciel qui brûle :
La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !

LE CHRIST AUX OLIVIERS

Dieu est mort ! le ciel est vide.
Pleurez ! Enfants, vous n'avez plus de père
JEAN PAUL.

I

Quand le Seigneur, levant au ciel ses maigres bras,
Sous les arbres sacrés, comme font les poètes,
Se fut longtemps perdu dans ses douleurs muettes
Et se jugea trahi par des amis ingrats,

Il se tourna vers ceux qui l'attendaient en bas,
Rêvant d'être des rois, des sages, des prophètes,
Mais engourdis, perdus dans le sommeil des bêtes,
Et se prit à crier : « Non, Dieu n'existe pas ! »

Ils dormaient. « Mes amis, savez-vous la nouvelle ?
J'ai touché de mon front à la voûte éternelle ;
Je suis sanglant, brisé, souffrant pour bien des jours.

Frères, je vous trompais : Abîme ! abîme ! abîme !
Le dieu manque à l'autel, où je suis la victime.
Dieu n'est pas ! Dieu n'est plus ! » Mais ils dormaient toujours !

II

Il reprit : « Tout est mort ! J'ai parcouru les mondes ;
Et j'ai perdu mon vol dans leurs chemins lactés,
Aussi loin que la vie, en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés.

Partout le sol désert côtoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités.
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes ;
Mais nul esprit n'existe en ces immensités.

En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite
Vaste, noir et sans fond, d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours ;

Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,
Seuil de l'ancien chaos dont le néant est l'ombre,
Spirale engloutissant les Mondes et les Jours ! »

III

« Immobile Destin, muette sentinelle,
Froide Nécessité ! Hasard qui, t'avançant
Parmi les mondes morts sous la neige éternelle,
Refroidis, par degrés, l'univers pâlissant,

Sais-tu ce que tu fais, puissance originelle,
De tes soleils éteints, l'un l'autre se froissant ?
Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant ?

O mon père ? est-ce toi que je sens en moi-même ?
As-tu pouvoir de vivre et de vaincre la mort ?
Aurais-tu succombé sous un dernier effort

De cet ange des nuits que frappa l'anathème ?
Car je me sens tout seul à pleurer et souffrir,
Hélas ! et si je meurs, c'est que tout va mourir ! »

IV

Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrant au monde en vain tout son cœur épanché ;
Mais prêt à défaillir et sans force penché,
Il appela le seul — *éveillé dans Solyme :*

« Judas, lui cria-t-il, tu sais ce qu'on m'estime ;
Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché :
Je suis souffrant, ami ! sur la terre couché.
Viens ! ô toi qui, du moins, as la force du crime ! »

Mais Judas s'en allait mécontent et pensif,
Se trouvant mal payé, plein d'un remords si vif
Qu'il lisait ses noirceurs sur tous les murs écrites.

Enfin Pilate seul, qui veillait pour César,
Sentant quelque pitié, se tourna par hasard :
« Allez chercher ce fou ! », dit-il aux satellites.

V

C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublime,
Cet Icare oublié qui remontait les cieux,
Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
Ce bel Athys meurtri que Cybèle ranime !

L'augure interrogeait le flanc de la victime ;
La terre s'enivrait de ce sang précieux.
L'univers étourdi penchait sur ses essieux,
Et l'Olympe un instant chancela vers l'abîme.

« Réponds ! criait César à Jupiter Ammon ;
Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre ?
Et, si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon. »

Mais l'oracle invoqué pour jamais dut se taire ;
Un seul pouvait au monde expliquer ce mystère :
Celui qui donna l'âme aux enfants du limon.

ODELETTES

Fantaisie.

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber ;
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize. Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;

Puis, une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue ! et dont je me souviens !

Le point noir.

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.

Ainsi tout jeune encore et plus audacieux,
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux :
Un point noir est resté dans mon regard avide.

Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon œil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire !

Quoi, toujours ? Entre moi sans cesse et le bonheur !
Oh ! c'est que l'aigle seul, malheur à nous, malheur !
Contemple impunément le Soleil et la Gloire.

Ni bonjour, ni bonsoir.

Sur un air grec.

ΝΗ ΚΑΛΙΜΕΡΑ, ΝΗ ΩΡΑ ΚΑΛΙ

Le matin n'est plus ! Le soir pas encore :
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli.

ΝΗ ΚΑΛΙΜΕΡΑ, ΝΗ ΩΡΑ ΚΑΛΙ.

Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit, plus tard, amène l'oubli !

VERS DORÉS

Eh quoi ! tout est sensible !
PYTHAGORE.

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose ;
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché.
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

TABLE